

Gian Paolo Minelli, San Antonio Oeste, Patagonie, Argentine

Nassim Daghighian, historienne de l'art
Genève, 2011

" L'homme marche pendant des jours entre les arbres et les pierres. L'œil s'arrête rarement sur quelque chose, et seulement quand il y a reconnu le signe d'autre chose : une empreinte sur le sable indique le passage du tigre, un marais annonce une source, la fleur de la guimauve la fin de l'hiver. Tout le reste est muet et interchangeable ; les arbres et les pierres ne sont que ce qu'ils sont. "

Italo Calvino, *Les villes invisibles*, traduit de l'italien par Jean Thibaudeau, Paris, Seuil, 1974, p.19

Une complémentarité forte unit les différentes séries photographiques de Gian Paolo Minelli : les préoccupations esthétiques et éthiques sont le plus souvent intimement liées, la beauté des images ne va pas sans la volonté d'aborder des problématiques socio-économiques, voire politiques, qui montre l'engagement de l'artiste dans la vie urbaine contemporaine. Installé depuis 1999 à Buenos Aires, Minelli s'est impliqué dans plusieurs projets socio-culturels concernant les quartiers défavorisés et, à partir de ces expériences, a réalisé diverses séries photographiques qui mêlent portraits, architectures, vues urbaines et paysages.

Son travail de prise de vue à la chambre photographique de grand format, généralement associé à une longue tradition documentaire – qu'il s'agisse de paysage ou de démarche sociale – fait référence à des usages du médium remontant au 19^{ème} siècle, alors que les sujets traités par Minelli sont clairement ancrés dans son époque. La perfection formelle de ses tirages pigmentaires d'assez grand format renvoie autant à une certaine tradition picturale qu'aux tableaux photographiques omniprésents dans l'art contemporain depuis les années 1980. L'artiste fait ainsi appel à la dualité de la photographie, à la fois image documentaire et œuvre d'art.

La série réalisée dans la ville portuaire de San Antonio Oeste en Patagonie au sud de l'Argentine (2011) révèle la fascination de Minelli pour les lieux porteurs d'histoire(s) et pour une esthétique de la ruine. La composition soignée, le cadrage qui souligne les structures architecturales, les effets de la lumière naturelle, les jeux chromatiques et les subtiles nuances de rendu des différentes textures, apportent une sensualité aux photographies dont le formalisme tend parfois à l'abstraction (mais " le référent adhère ", comme l'affirme Roland Barthes dans *La Chambre Claire*, le réel est toujours perceptible et ceci importe beaucoup à Minelli). La photographie n'est-elle pas le médium le plus adéquat pour enregistrer les traces laissées sur les murs délabrés et calcinés par des jeunes qui s'y rencontrent clandestinement, révélant des fragments de récits du quotidien, des scories de la violence urbaine ?

Le bâtiment photographié par Minelli est une ancienne usine de conserves de poisson, abandonnée au début des années 2000 lorsque la pêche est devenue une activité mineure à San Antonio Oeste (un nouveau port, construit à San Antonio Este, lui faisant concurrence dès 1982). Les parois montrent qu'il a été la proie des flammes : tels des palimpsestes, elles se couvrent de diverses couches d'inscriptions, de dessins et de suie. Les quelques objets abandonnés suggèrent la désolation du bâtiment et la fin d'une époque économique prospère pour le port remontant aux années 1930. Minelli n'est qu'un voyageur de passage dans une ville inconnue, comme cet homme dont parle Italo Calvino dans une citation qui est chère au photographe. Ce dernier visite les lieux dans une atmosphère de solitude qui semble être hors du temps, un moment de contemplation de la beauté paradoxale des ruines du 20^{ème} siècle, une observation de la richesse des matières et un constat de leur lente destruction. La sensualité des couleurs ou des variations tonales de certaines images quasi monochromes surprennent le spectateur : comment interpréter ces traces, ces fragments, ces signes ?